

**Pierre
Zaoui**

***L'incroyable
estime du
courage***

« Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne se sent pas la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances ? Savoir souffrir est peu de chose : de faibles femmes, même des esclaves passent maîtres en cet art. Mais ne pas succomber aux assauts de la détresse intime et du doute troublant quand on inflige une grande douleur et qu'on entend le cri de cette douleur — voilà qui est grand, voilà qui est une condition de toute grandeur. »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Le courage est un peu comparable à ce qu'est l'amitié chez Proust : ce sont rarement ceux qui en parlent et s'en revendiquent le plus qui en sont les plus pourvus dans les faits. C'est tout particulièrement vrai des philosophes qui commentent depuis des millénaires les grandes philosophies grecques. Ils ne cessent ainsi de parler d'*andreios* (le courage viril capable d'affronter tout danger raisonnable et de surmonter toute peur raisonnable), d'*aidos* (cette pudeur ou cette vergogne qui interdit de paraître bas et insufflé donc le courage), de *parrhesia* (qu'on peut traduire par « courage de la vérité » : courage de la regarder en face, courage de l'énoncer, courage de l'appliquer à sa vie), ou en latin de *virilis* (traduction d'*andreios*), de *fortitudo animi* (qu'on peut traduire par force d'âme ou fortitude et qui s'exprime avant tout par la fermeté (*animositas*) et la générosité (*generositas*), de *virtù* (ce courage viril à la romaine qu'on devrait traduire par « courage couillard » si l'on est chez Machiavel ou par « vertu garantie sans moraline » si l'on est chez Nietzsche) ou encore de « résolution et de vigueur » qui, comme chez Descartes, caractérisent la plus haute vertu, la générosité.

Et pourtant quand on regarde leur existence effective il est bien rare d'y trouver ces vertus en acte. Socrate qui, selon Alcibiade dans le *Banquet* de Platon, s'avéra, lors de l'expédition de Potidée, « supérieur à tous les autres pour les travaux de la guerre » ? Diogène capable d'éructer un « ôte-toi de mon soleil » à la face de l'empereur du monde ? Caton d'Utique ou Sénèque sachant se donner la mort sans geindre et sans trembler ? Descartes qui sut mettre en déroute quatre brigands par la seule vertu de son épée et de son âme résolue ? Cavaillès, ce martyr de la résistance ? Soit. Mais pour ces quelques exceptions, combien de Hobbes avouant que la peur fut « leur seule passion », combien de phalanges de lâches et d'hypocrites patentés ? Candide, quand il se retrouve perdu au milieu de la guerre entre les Abares et les Bulgares au chapitre 4 du conte éponyme, « tremblait comme un philosophe » nous dit Voltaire ; ce n'est pas pour rien que la comparaison nous fait tant rire. Mais au-delà de la question du courage physique, c'est sans doute encore, non pas moins vrai, mais plus vrai pour le courage de la vérité : combien de systèmes et d'exhortations philosophiques ne fonctionnent que comme des paravents, ou des « rationalisations » au sens psychanalytique, pour justement nous protéger de la vérité ?

Comme il est tout de même difficile de mentir sans cesse, y compris à soi-même, maints philosophes ont alors tenté de vaticiner autrement. Deux voies s'offraient à eux. D'abord une voie moyenne consistant à tempérer l'éloge du courage par d'autres vertus. C'était en un sens déjà le cas des Grecs, particulièrement d'Aristote qui non seulement, après avoir entamé par le courage sa classification des vertus éthiques dans l'*Éthique à Nicomaque*, fait de la vertu une médiété ou un juste milieu entre deux vices (en l'occurrence, pour le courage, la lâcheté et la témérité), mais plus encore place ces vertus dites « éthiques » sous la gouverne des vertus « dianoétiques », liées à la réflexion, et au sommet desquelles se trouve la « prudence » (*phronesis*). Ce qui put permettre par la suite à un Epicure de conseiller « Cache ta vie », notamment contre toute la secte stoïcienne ; à un Spinoza de soutenir que « l'homme libre est aussi apte à éviter un danger qu'à le surmonter », ou encore à un Hegel de faire l'apologie du travail de l'esclave ou du soumis, permettant de surmonter

à terme sa lâcheté initiale et donc de dépasser le Maître — le Maître, c'est-à-dire le Courageux par excellence, celui qui n'a pas craint la mort dans son combat inaugural pour la reconnaissance.

Mais il existe aussi une voie plus radicale consistant à condamner plus univoquement le courage, à faire l'éloge de l'anti-héroïsme, de la fuite ou des « lignes de fuite » pour parler comme Deleuze. Là encore, cette voie s'ouvre très tôt, dès les Grecs, dès la tragédie et la démocratie grecques. En un sens (en un sens seulement), toute la grande tragédie grecque peut être lue, depuis le chœur, comme une remise en cause de la valeur archaïque du courage aveugle : quelle courage que celui d'Œdipe pour aller jusqu'à se crever les yeux, et pourtant quel ubris et quel tyran ! quel courage que celui de Médée ou d'Hécube, allant jusqu'à tuer des enfants, voire pour Médée ses propres enfants, mais quelles monstres aussi, quelle atroce esprit de vengeance ! Quant à la démocratie, « elle n'a pas besoin de grands hommes » disait Solon. On pourrait même trouver les traces d'une telle voie encore plus tôt, par exemple dans le discours que Achille tient à Ulysse lorsque celui-ci lui rend visite au chant XI de l'*Odyssée* : mieux être un paysan obscur mais vivant qu'un héros couvert de gloire mais mort lui dit-il. Peu importe au fond son origine exacte, tant une telle voie a été empruntée depuis, et particulièrement à l'ère moderne : dans la dénonciation des valeurs chevaleresques et des anciens codes d'honneur propres au XVIIIème siècle, notamment dans la tradition libérale ; dans la dénonciation d'un courage vain, démoniaque et nihiliste propre au XIXème siècle, notamment dans la littérature russe ; ou encore dans la dénonciation de la brutalité et du sexisme viril propres au XXème siècle, notamment dans la philosophie féministe.

Et pourtant aucune de ces deux voies n'a jamais pu éteindre l'estime que chacun porte spontanément au courage, qu'il soit philosophe ou non, homme ou femme, lâche ou courageux. Pourquoi ? On peut avancer trois raisons. Premièrement, parce que, pour reprendre une vieille question grecque, pas plus que les vertus ne s'enseignent quoi qu'en dise Aristote, la haine ou le dégoût de ces dites vertus ne peuvent se transmettre. Deuxièmement, parce que le courage, par son origine virile (l'*andros* des Grecs, le *vir* des latins), touche au phallus, donc au désir. Certes, il n'y a pas de désir que phallique, et on n'est pas toujours obligé d'être du côté des hommes, c'est-à-dire, comme dit Lacan dans son *Séminaire XX*, on n'est pas toujours obligé d'être con. Mais rêver d'une société entièrement débarrassée de tout désir et toute jouissance phalliques me semble un parfait vœu pieu, et même pas nécessairement souhaitable. Troisièmement, parce que le courage touche à l'*émotion* irrémédiable que soulève toute catastrophe, tout désastre. C'est ce que remarque notamment Bergson dans *Les Deux sources de la morale et de la religion* à travers ce qu'il nomme « l'appel du héros ». Le héros, pour Bergson, c'est le citoyen indistinct, brutalement désengagé de ses liens par le désastre et qui soudain se lève et réengage la marche de la société ou de l'humanité primordialement ni par la raison, ni par la force mais par l'émotion, c'est-à-dire par le cœur d'où vient effectivement le mot « courage » en français puis en anglais, et qui à partir d'une telle émotion collective parvient à inventer une nouvelle voie. Or un tel appel et une telle émotion, on les retrouve partout à l'œuvre face à toute crise, quelles que soient sa culture ou sa philosophie, et des crises, aujourd'hui, nous n'en manquons pas.

Si le courage est donc une vertu en vérité indivisible (il n'y a pas d'un côté un bon courage et de l'autre un mauvais) et indépassable (aucun sentiment moral qui puisse en faire l'économie), vérité qui nous fera toujours, sinon désirer, du moins nous émouvoir, même devant les pires criminels, même devant les pires orgueils et folies qu'il induit, que nous reste-t-il encore à espérer ? Toujours des guerres, des morts, et l'éternelle exclamation admirative devant les sempiternels combats de coqs ? Et pire encore, avec en vis-à-vis la sourde et inexpiable jalousie des lâches, la culpabilité perpétuelle des impuissants ? Sans doute, mais peut-être pas exclusivement. Peut-être au moins encore ceci : que l'on se débarrasse des modèles héroïques et des discours sur le courage pour que chacun puisse trouver secrètement en lui le lieu où il existe une part de vrai courage (dans son travail, ses amours, ses combats politiques ou sociaux, peu importe) et qu'il puisse s'y consacrer autant qu'il peut. Autrement dit, non pas l'espérance d'un courage démocratique, c'est une contradiction

dans les termes, mais l'espérance d'un courage pluriel, toujours en acte, toujours localisé et qui sache passer inaperçu. Un courage anonyme d'origine aristocratique et belliqueuse, comme il est inévitable, mais discret, et donc compatible avec la démocratie et la paix.

Je ne sais pas toutefois si un tel courage peut davantage s'enseigner que les précédents.